

POURQUOI J'AI ECRIT UN LIVRE SUR MILAGRO SALA

L'auteure Alicia Dujovne Ortiz raconte ce qui l'a poussée à s'intéresser à l'activiste indienne de Jujuy, dans le nord-ouest argentin, et à enquêter sur cette affaire politico-judiciaire.

Source originale : interview dans le quotidien Infobae du 27/12/2017

<https://www.infobae.com/cultura/2017/12/27/por-que-escribi-un-libro-sobre-milagro-sala/>

Traduction : PV

*

Tout a commencé le jour où j'ai été invitée à participer à une table ronde à la Maison d'Amérique Latine à Paris, sur le thème des féminicides en Argentine. J'ai accepté, naturellement. On m'a également demandé si je voulais parler de Milagro Sala. J'ai fait une réponse mi-chèvre mi-chou : « *A priori je ne crois pas, mais laissez-moi y réfléchir un peu* ». Au bout de quelques jours, je les ai appelés pour leur dire ce qui pouvait sonner comme une phrase définitive : non seulement je voulais parler de Milagro Sala au cours de cette entrevue, mais également écrire à son sujet. Un livre. Les Editions des Femmes, ancienne et active maison féministe fondée dans les années soixante-dix par Antoinette Fouque, ont reçu ma proposition avec ferveur. La table ronde eut lieu le 10 mai, et le 12, j'étais déjà dans l'avion en train de penser à l'histoire de Milagro alors que je traversais l'Atlantique pour me rendre à Jujuy.

Que s'était-il donc passé entre-temps qui me pousse à sauter dans l'avion comme si ma vie en dépendait ? D'abord, le fait d'avoir dévoré tous les articles de journaux faisant référence à l'activiste et militante sociale du nord de l'Argentine, canaille pour les uns et révolutionnaire pour les autres. Ensuite, ou plutôt même avant, cette chose étrange : encore une fois, je me voyais « choisie » par un personnage avant que moi-même j'aie pu le choisir. Néanmoins, à la différence des précédents – d'Eva Perón à Maradona ou mon père, le camarade Carlos, en passant par Dora Maar, les prostituées Mireya et Myriam, Anita Garibaldi, Madame Lynch, etc, etc... - celle-ci était encore en vie, et en danger de mort.

A bord de l'avion, je me remémorais aussi les phrases de quelques amis, qui cessèrent peut-être de l'être à partir de ce moment-là : « *Quelle mouche t'as piquée, tu es devenue kirchneriste ?* » ; « *Bien, chacun se suicide comme il veut* » ;

« *Ce livre, tu vas le signer de ton nom ?* ». Au-delà du côté volontairement provocateur des dites phrases, je dois admettre qu'à ce moment-là j'aurais été en peine d'y répondre : il est un autre phénomène étrange de la littérature qu'on ne sait jamais très bien quoi penser d'un sujet choisi avant d'avoir écrit dessus la moindre ligne. D'un autre côté, je me rendais parfaitement compte que si quitter ainsi mon tranquille refuge du centre de la France, pile au début du printemps et de l'arrivée des premières roses, pour aller, sac au dos et à soixante-dix-huit ans accomplis, à l'autre bout du monde pour mettre le nez dans une affaire truffée de contradictions, était un véritable acte politique, il n'en était pas pour autant partisan. C'était un geste social, d'une absolue indépendance : car si je ne m'étais pas mariée avec Evita en écrivant sa biographie, j'étais également convaincue que je n'allais pas demander Milagro en mariage.

Lorsque, une fois arrivée à Jujuy, j'ai entendu Nando Acosta, qui fut son maître, se définir lui-même comme « anarcho-péroniste », j'en fus très heureuse, et je lui ai répondu que des deux termes, le premier m'intéressait davantage que le second. Car l'écrivaine anarchiste que je suis, lui ai-je dit, ou du moins est-ce ce que je pense lui avoir dit, maintient ses distances critiques, chose indispensable d'un point de vue moral et littéraire, elle n'est ni kirchneriste ni anti kirchneriste, elle n'a aucun besoin de se justifier de l'être ou ne pas l'être, elle ne perd rien à ne pas s'engager, ce qui ne signifie pas pour autant qu'elle n'a pas d'opinion. Elle peut signer de son nom tout ce que sa conscience lui permet de signer.

C'est ensuite qu'est venu l'amour. Tout de suite. Je suppose que c'était déjà sous-jacent, puisqu'à peine avais-je foulé la terre de Jujuy, c'est devenu parfaitement clair. Lors de ma première rencontre, une *tupaquista* – du nom de l'association Tupac Amaru fondée par Milagro – une fille qui s'appelait María Molina, m'a raconté toute l'histoire depuis le début : comment Milagro avait commencé à parler aux enfants des bidonvilles d'égal à égale, car elle connaissait parfaitement la vie du jeune sans travail qui tombe dans la drogue pour « fuir la réalité » – une fuite qui arrange bien le pouvoir car comme ça, le jeune se tient tranquille – tout comme celle des filles-mères de treize ans, des femmes battues, et comment elle leur avait rendu leur dignité grâce au « Verre de Lait », avec majuscule.

La grande invention de Milagro, le Verre de Lait, celle qui lui a permis de faire d'une pierre deux coups : sortir les jeunes de la drogue en les faisant se sentir utiles, et donner aux enfants qui étaient au pain sec et à l'eau « quelque chose de chaud à manger ». Mais, a ajouté María tout en guettant ma réaction du coin de l'œil, – réaction qui dut lui paraître satisfaisante, puisqu'elle m'a serré les doigts tout en parlant – avant le Verre de Lait, il y avait eu le Four en Terre. Car

comment se procurer la poignée d'herbe¹ ou de farine nécessaire pour confectionner le goûter ? En cuisant du pain et des pizzas dans ces anciens fours paysans que tout le monde avait oubliés, et en les vendant dans la rue. Avec le produit de la vente ils pourraient alors acheter du chocolat, du maté, quelques brioches fraîches, accrocher quelques ballons à l'entrée du bidonville pour l'annoncer, de sorte que les parents, jusqu'alors effrayés par ces voyous soudainement devenus agneaux, accompagneraient leurs enfants à la collation. Une chamane Bolivienne rencontrée en France m'avait expliqué ce principe fondamental chez les Incas : celui qui reçoit doit donner. Et Milagro le savait : grâce à cela les jeunes voleurs, drogués, victimes de délit de faciès auxquels elle faisait cadeau rien moins que de sa confiance, s'en trouvaient guéris par le seul fait de donner quelque chose.

Le lendemain je me suis trouvée face à Milagro, dans cette prison d'Alto Comedero de laquelle ils la sortent de temps en temps pour l'emmener dans une vieille baraque gardée par la gendarmerie, et à laquelle ils la ramènent régulièrement, sans qu'on sache bien le pourquoi du comment. Je visitais là ma troisième prison. La première, ç'avait été à Neuquen en 1944, pour rendre visite à Carlos Dujovne, mon père, qui avait été arrêté avec tout le Comité Central du Parti Communiste, et la seconde, celle de San Martín, où vers 2005 j'étais marraine de l'atelier de littérature du Pavillon de Haute Sécurité n°48. Cela étant, on ne s'habitue jamais pour autant au grincement des grilles qui se ferment derrière votre dos. Dans le livre je dis que lorsque Milagro s'est approchée, il me semblait que je la connaissais déjà. Par les photos, mais également à cause de son visage de statuette aymara², et pour une autre chose indéfinissable sur laquelle je ne m'étendrai pas faute de la saisir vraiment, mais que plus haut je m'aventure à appeler de l'amour.

On m'avait prévenue : s'asseoir pour bavarder tranquillement avec Milagro est aussi improbable que de « *faire entrer du vent dans une bouteille* ». Une formule appartenant au mari, Raúl Noro, ce vieux journaliste jujeño³ qui a quitté la « classe dominante » pour suivre la « negrita »⁴ d'un mètre cinquante, inspiratrice d'une révolution profonde et originale au service de ces marginaux et de ces chômeurs que Marx appelait peu charitablement le *Lumpen prolétariat* parce qu'à son époque, si les travailleurs étaient exploités, le travail ne manquait pas. Alors je ne me suis pas assise avec le courant d'air, mais j'ai préféré l'inviter à marcher dans la cour. Elle n'a répondu à aucune question, mais s'est bornée à

¹ Herbe à maté, infusion très populaire chez les Argentins.

² Aymara : peuple indien vivant aux confins du Chili, de l'Argentine et de la Bolivie.

³ De Jujuy

⁴ La noiraude, nom qu'on donne péjorativement en Argentine aux personnes d'origine indienne.

me décrire ce qui lui paraissait à la base de tout : ce fameux jour de 2004 où le Président Nestor Kirchner l'avait appelée pour l'inviter à la Quinta de Olivos⁵.

Le dialogue entre le géant strabique à la veste croisée et la brunette à tresses vaut la peine d'être reproduit. Avant cela je dois préciser que le « gringo » (A Jujuy, tout blanc est désigné ainsi, étranger ou non) faisait preuve d'un flair extraordinaire en choisissant Milagro parmi toutes ces femmes qui depuis 2001 lançaient des coopératives dans tout le pays. Pour écrire mon livre « **Chronique des ordures, qui a tué Diego Duarte ?** »⁶ j'ai parcouru les cités d'urgence des environs de Buenos Aires, construits sur des décharges non loin de la montagne malodorante du CEAMSE⁷ - qui sert à la fois de lieu de travail et de supermarché où on peut recueillir de la nourriture encore comestible que le système paie pour enterrer – montagne que j'ai escaladée déguisée en chiffonnière. Là j'ai rencontré plusieurs Milagro entreprenantes, lucides, courageuses. Alors, pourquoi la Milagro indienne et pas les autres ? Peut-être parce qu'à ce moment-là l'indienne était suivie par toute une population avec son Verre de Lait et son Four en Terre, mais également avec son projet de construction de maisons, projet pour la réalisation duquel il ne lui manquait qu'une chose : l'argent.

Alors le gringo lui a parlé d'argent, justement, pour monter des maisons, il lui a demandé si elle connaissait des coopératives, des architectes (elle n'en avait aucun, mais elle lui a répondu affirmativement) et surtout lui a posé la grande question : « *Tu aimes ta patrie ?* ». Il ne s'attendait sûrement pas à ce qu'elle réfléchisse. Après une pause, Milagro a répondu : « *Oui, bien sûr, je suis Argentine, mais avant tout je suis Américaine, d'avant les conquistadors, quand les frontières n'existaient pas encore.* » « *Je comprends* » a répondu Nestor, et il lui a proposé une somme suffisante pour construire 150 maisons en quatre mois. Elle a pensé : « *Avec ça j'en fais le double en deux fois moins de temps* ». Ce qu'elle fit, mettant au travail ses « Tupaqueros » de jour comme de nuit, les hommes comme les femmes. Aucun n'avait fait de maçonnerie, mais pour tous l'effort avait un sens car il était produit pour l'ensemble de la communauté. Les 150 maisons furent levées en un rien de temps, et sur la somme versée il resta ce que l'association Tupac Amaru appelle « la monnaie », avec laquelle Milagro a pu construire des centres de santé, des écoles, des piscines (sa grande obsession depuis le jour où, enfant, on lui avait refusé l'entrée d'une piscine publique à cause de sa couleur de peau).

⁵ Résidence privée du président de la République en exercice, à Buenos Aires.

⁶ Editions Tango Bar, 2011

⁷ Entreprise publique de gestion des déchets de la ville de Buenos Aires.

La fameuse « monnaie » lui permit ainsi de satisfaire trois choses que les Tupaqueros réclamaient le poing levé – travail, santé, éducation – mais elle est également à l’origine de tous ses problèmes avec le gouverneur Morales, son ennemi. Elle se comportait comme une mère avec son petit peuple, une attitude pas forcément opportune étant donné le caractère parfois contrasté des sentiments filiaux, et comme une Evita anarchiste et anti bureaucratie vis-à-vis de la paperasserie administrative. Nestor lui donnait de l’argent pour construire des maisons à Tilcara, et elle se disait : « *D’accord, mais à Maimará ils en ont davantage besoin* ». La nécessité, son unique idéologie. Les maisons de Maimará sont debout, habitées par des personnes humaines, mais elles n’existent pas sur le papier. Facile alors pour des esprits mal tournés, et il y en a beaucoup, de la faire passer pour une « fripouille basanée ».

Je suis allée la voir quatre fois en prison. J’aurais pu y aller six fois, les visites étant autorisées trois fois par semaine, mais je n’ai pas pu. J’ai failli devenir alcoolique. Car à force de voir les gardiennes tellement serviles et mielleuses avec moi, alors que quand tout le monde est parti, la nuit, elles se permettent toutes sortes de cruautés, battant les détenues, les empêchant de dormir, d’aller aux toilettes seules (surtout quand la détenue se nomme Milagro Sala), à chaque fois que je sortais de là, j’avais besoin de boire un whisky. Par ailleurs j’ai rencontré une quinzaine de Tupaqueros, je suis allée à Humahuaca pour voir les indiens Kollas⁸, pas vraiment convaincus par Milagro parce qu’ils la trouvent trop verticaliste, ce en quoi ils ont raison ; je suis allée à Las Yungas, où vivent des Guaranis⁹ qui eux l’adorent, et à Ingenio Ledesma, la ville de l’assassin Blaquier¹⁰, où l’imposant et sensible Beto m’a raconté ses vies de travailleur saisonnier, sans domicile fixe, partageant un cabinet de toilette avec quinze familles et buvant l’eau polluée issue d’une canalisation proche de ce lieu immonde et comment, entrant pour la première fois dans une maison en dur son père avait pleuré en voyant un vrai urinoir. J’ai parlé aussi avec des intellectuels qui les soutiennent, tout en faisant preuve d’un recul critique compréhensible. Est-il possible d’entrer dans un univers si différent que l’est celui de la marginalité ? En revanche, parler avec les ennemis de Milagro m’est apparu inutile : pour savoir ce qu’ils pensent, il me suffit de lire la presse affidée à Morales. Une presse achetée et sous influence : les journaux, radios, télévisions de Jujuy se voient privés de publicité s’ils ne disent pas de mal de Milagro Sala.

⁸ Ou Coyas : indiens du nord-ouest argentin.

⁹ Autres indiens du nord-ouest, qu’on trouve également en Bolivie.

¹⁰ Carlos Pedro Blaquier, chef d’entreprise agro-alimentaire, accusé de crime contre l’humanité suite à la dictature militaire de 1976-1983.

« L'étude de terrain », comme disent les anthropologues sérieux, m'a pris vingt jours, et la rédaction du livre, qui en France a pour titre « Milagro Sala, l'étincelle d'un peuple », un mois. S'il y a une chose sur laquelle nous étions d'accord mes éditrices et moi, c'était bien sur le caractère de « patate chaude » de cette histoire. Il y avait urgence, et tout comme j'avais supporté l'odeur de pieds des routards avec lesquels j'avais partagé ma chambre dans l'auberge de jeunesse, pour des raisons évidentes d'économie, j'ai rédigé mes 150 pages avec la frénésie des Tupaqueros construisant leurs maisons. Ecrire m'a soulagée, comme toujours lorsqu'un thème est triste et terrible, et celui-ci l'est ô combien. Sur une vidéo filmée dans sa maison en ruines, Milagro se dit préoccupée parce qu'on la trimballe de prison en prison, et parce que cette même maison où elle est censée pouvoir effectuer sa peine à domicile, est entre les mains de cette même Gendarmerie qui fait des siennes aussi dans le sud du pays¹¹. Moi aussi je suis inquiète, très inquiète. Je ne vois pas le bout de cette histoire. Je ne crois pas qu'un livre suffise à sauver personne, mais je devais l'écrire et je l'ai écrit. L'avenir nous dira.

¹¹ Pour lutter contre les manifestations des indiens Mapuches. (NDLA)